ÉLOGE

D'ADOLPHE LENOIR

Lu à la Société de Chirurgie,

DANS LA SÉANCE SOLENNELLE DU 9 JANVIER 1861.

PAR

M. PAUL BROCA

Professeur agrégé à la Faculté de médecine, chirurgien de l'hôpital de Bicêtre,
secrétaire général de la Société de chirurgie.

Extrait du Moniteur des Sciences médicales.

PARIS.
TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMPAGNIE,
RUE DU FOUR-SAINT-GERMAIN, 43.

1861

ÉLOGE

D'ADOLPHE LENOIR

Lu à la Société de Chirurgie,

DANS LA SÉANCE SOLENNELLE DU 9 JANVIER 1861.

MESSSIEURS,

Le temps n'est pas bien loin de nous où la Société de chirurgie, en célébrant son anniversaire, pouvait saluer avec joie les membres élus dans le courant de l'année, sans qu'aucun souvenir douloureux vînt troubler sa satisfaction. Ses jours de solennité étaient encore des jours de fête, car elle pouvait offrir aux nouveaux venus des places jusqu'alors inoccupées; elle n'attendait pas pour les recevoir que la mort eût creusé des vides dans son sein, et, comme un enfant qui grandit, elle sentait croître chaque année sa force et sa vitalité.

Mais ce double mouvement de destruction et de réparation, qui renouvelle incessamment les éléments des corps organisés et que Cuvier appelait le tourbillon de la vie, devient tôt ou tard la loi des existences collectives, aussi bien que des existences individuelles; loi cruelle, qui change maintenant nos jours de fête en jours de deuil, et salutaire cependant, car c'est par elle que les sociétés survivent à leurs fondateurs et qu'elles se retrempent dans les nouvelles générations.

Celui que nous regrettons aujourd'hui fut un des fondateurs de la Société de chirurgie, un de ses membres les plus honorables, les plus éclairés, les plus dévoués. La donloureuse maladie qui paralysa son activité et qui le tint si longtemps éloigné de nos séances, ne put relâcher les liens qui

l'unissaient à ses collègues; sa dernière pensée fut pour nous, ses derniers vœux furent pour la prospérité de notre œuvre, et, dans le moment suprême où l'homme se dispose à quitter la vie, il voulut être un des bienfaiteurs de cette Société qui avait toujours occupé une si large place dans ses affections.

Adolphe Lenoir, chirurgien de l'hôpital Necker, professeur agrégé à la Faculté de médecine, naquit à Meaux le 6 août 1802, dans une famille d'artisans honorée pour sa probité. Son père était boulanger; ayant acquis par le travail une certaine aisance, qui devait s'accroître plus tard, il voulut donner à ses deux fils jumeaux les bienfaits d'une éducation libérale. Une circonstance favorable vint en aide à ses projets. M. Raoul, son beau-frère, qui a laissé dans les lettres un nom estimé, venait d'être nommé professeur à l'université de Gand, dont il devait bientôt devenir recteur. Il reconnut dans son neveu Adolphe d'heureuses dispositions, l'emmena avec lui en Belgique, et dirigea avec un soin paternel ses études classiques. Lenoir, qui avait la mémoire du cœur, conserva toute sa vie les sentiments de la plus vive gratitude pour celui dont les soins et les conseils lui avaient été si utiles.

Notre jeune écolier était sur le point de terminer ses études universitaires, lorsque la mort de son père le rappela en France, au mois d'avril 1819. L'année suivante, il fit sa philosophie au collége Henri IV, et, libre désormais de choisir une carrière, il résolut d'étudier la médecine.

Ce fut dans sa ville natale qu'il fit ses premières armes, sous la direction de M. Houzelot père, médecin de l'Hôtel-Dieu de Meaux. Les écoles secondaires n'étaient pas encore organisées, mais dans beaucoup de villes de province, dans toutes celles qui possédaient un hôpital de quelque importance, les chefs de service admettaient à leur visite des jeunes gens du pays qui remplissaient sous leurs yeux des fonctions analogues à celle de nos externes, et qui pouvaient même, lorsque l'administration locale ne s'y opposait pas, être autorisés à faire quelques dissections. Ce fut dans cette position, intermédiaire entre celle de nos anciens *apprentis* chirurgiens et celle de nos modernes étudiants, que Lenoir commença ses études médicales, et, bien que manquant d'émulation sur un si petit théâtre, il montra une assiduité et une activité qui permirent à son maître de lui présager un bel avenir. Il se signala surtout par son goût pour l'anatomie et par sa dextérité dans les dissections.

Au mois de novembre 1821, après avoir passé une année entière à l'hôpital de Meaux, il vint prendre sa première inscription à la Faculté de Paris, où il se lia d'une étroite amitié avec notre collègue M. Houzelot, le fils de son premier maître. Jouissant d'un revenu modeste, mais suffisant, il ne

fut pas, comme tant d'autres, stimulé par l'aiguillon de la pauvreté; il n'était pas non plus de ceux qu'une ambition précoce pousse, dès leurs premiers pas, vers un but déterminé. Il laissa donc écouler plusieurs années avant de se préparer sérieusement aux concours des hôpitaux, mais il ne perdit pas son temps pour cela. Il ne négligeait les malades que pour mieux se consacrer aux études anatomiques, qui étaient alors l'objet de ses prédilections. Il fréquentait assidûment l'école pratique, où il jouissait d'une certaine réputation comme anatomiste, et où son habileté dans les opérations était déjà connue et remarquée. Sa renommée naissante attira l'attention de M. Cruveilhier, qui, tout jeune encore et récemment nommé professeur à la Faculté de médecine, avait formé le projet de ressusciter l'ancienne Société anatomique, et qui, pour la réalisation de ce plan, cherchait à s'entourer des élèves les plus laborieux et les plus capables.

L'anatomie pathologique n'est pas une de ces sciences à qui des impulsions isolées peuvent faire prendre tout leur essor. Les faits qui rentrent dans son domaine sont au nombre de ceux qu'il n'est pas donné à l'observateur de recueillir ou de reproduire à son gré. Ils sont subordonnés au hasard, au caprice de la maladie, et celui qui travaille seul ne peut disposer que de ressources insuffisantes. Dupuytren avait su le comprendre, et, quoique sa double position de chirurgien à l'Hôtel-Dieu et de chef des travaux anatomiques à la Faculté lui donnât pour ses recherches des facilités exceptionnelles, il avait convié et réuni autour de lui les hommes laborieux que la mort toute récente de Bichat laissait sans guide et sans chef. Ainsi fut fondée la première *Société anatomique* qui, pendant cinq ans, de 1803 à 1807, concourut puissamment aux progrès de l'anatomie pathologique, mais qui tomba bientôt en décadence à la suite de discordes intestines aggravées par les instincts dominateurs et la personnalité hautaine de Dupuytren.

Cependant une Société aussi utile ne pouvait tomber sans laisser un vide dans la science et des regrets dans l'esprit de ceux qui avaient pris part à ses succès et à ses revers. A deux reprises, au commencement et à la fin de 1814, quelques-uns de ses membres tentèrent de la relever, mais leurs efforts furent vains ; les éléments de discorde existaient encore, et il fallut se séparer avant même d'avoir réussi à rédiger un règlement.

Tels étaient les antécédents de la Société anatomique lorsque M. Cruveilhier, en 1826, entreprit à son tour de la faire revivre et de l'organiser sur des bases plus durables. Il reconnut aisément qu'il n'y avait pas à compter sur le concours des anciens. Cette fois, ce fut à la jeunesse qu'il s'adressa; ce fut à l'école pratique qu'il recruta sa petite phalange, et, le 12 janvier 1826, il ouvrit bravement la première séance au milieu de douze jeunes gens qu'il avait choisis parmi les plus distingués de l'école. —Au-

jourd'hui, après trente-cinq années d'existence et de prospérité toujours croissante, la Société anatomique conserve précieusement le tableau de ses treize fondateurs. Il n'est pas dressé par ordre alphabétique, et le nom de Lenoir y occupe la cinquième place. C'était un grand honneur pour lui et une grande preuve de la considération qu'il s'était attirée, d'avoir été appelé un des premiers à seconder le professeur d'anatomie, quoiqu'il eût à peine plus de vingt-trois ans, et qu'il n'eût pas même encore le titre d'interne.

Il ne tarda pas à prouver qu'on n'avait pas trop présumé de son zèle et de son intelligence, car, au bout de six mois, ses collègues, déjà nombreux, appelés pour la première fois à remplacer leurs secrétaires trimestriels par un secrétaire annuel, lui donnèrent leurs suffrages. Il fut donc, en réalité, le premier secrétaire de la Société anatomique, et, comme tel, chargé de la rédaction du premier Compte rendu. Ce travail, qui termine le volume de 1826, fut le coup d'essai de notre jeune étudiant, et il est certainement au-dessus de ce qu'on pouvait attendre d'un homme de son âge. Ce n'est pas une simple analyse des procès-verbaux mensuels; l'auteur y déploie des connaissances étendues et ose même aborder de hautes questions de physiologie générale, entre autres la question du matérialisme et du vitalisme, qui de tout temps, et sous des noms divers, a préoccupé et divisé les savants. Il y a bien, dans ce passage, quelques obscurités, et sans doute aussi quelques erreurs que la nature même du sujet rendait presque inévitables. Mais ce n'est que le préambule d'un passage beaucoup plus important auquel les modernes développements de la doctrine cellulaire ont donné une grande valeur historique. C'est là, en effet, que se trouvent publiées pour la première fois les opinions d'Hippolyte Royer-Collard sur la formation des éléments organisés. Émises verbalement et sans suite dans quelques-unes des discussions de l'année, ces idées n'avaient pas laissé de traces dans les *Bulletins* des séances. Elles avaient paru à plusieurs étranges ou inutiles, mais Lenoir en avait reconnu la portée; il avait compris que l'anatomie des caractères extérieurs ne suffit pas aux besoins de la science, que les derniers éléments visibles à l'œil nu sont encore des éléments complexes, et que l'analyse microscopique peut seule conduire à la connaissance exacte des tissus. Dans cette disposition d'esprit, il avait accueilli avec faveur la doctrine aussi neuve que hardie de son ami Royer-Collard, et ce fut lui qui eut l'honneur de la formuler par écrit pour la première fois. Vous me permettrez donc de reproduire ici une de ses phrases :

« Depuis l'état vital le plus simple jusqu'à l'état de tissu définitif, considéré par Bichat comme l'état primitif, il y a trois degrés successifs « d'organisation : 1° *l'état organique amorphe*, 2° *l'état globulaire*, 3° *l'état*

« *fibreux* (1). » Vous voyez, messieurs, que la théorie cellulaire des Allemands modernes se trouve tout entière dans ces quelques mots. La matière organique amorphe est ce qu'on appelle aujourd'hui le *blastème*, et l'état globulaire correspond évidemment à celui qu'on désigne sous le nom d'*état cellulaire*; ce dernier nom est même moins exact que l'autre, puisqu'il y a, dans l'état normal comme dans l'état pathologique, beaucoup de globules qui ne sont pas des cellules. Je pourrais pousser plus loin ce parallèle; je pourrais montrer que Royer-Collard connaissait non-seulement l'état globulaire transitoire de tous les tissus animaux ou végétaux, mais encore l'état globulaire permanent qui s'observe chez les animaux inférieurs dans toutes leurs parties, et chez les animaux supérieurs dans beaucoup de tissus normaux, dans beaucoup de productions pathologiques, telles que le pus, le tubercule et le cancer (2). Mais ces détails, publiés l'année suivante, ne sont que le complément de la doctrine générale exposée dans le compte rendu de Lenoir.

Ce travail avait été lu à la Société anatomique dans la première séance de janvier 1827, et il est permis de croire qu'il ne fut pas sans influence sur l'évolution des idées de M. Raspail, qui, depuis quinze mois déjà, avait publié ses premières recherches sur les cellules végétales (3), mais qui ne s'était pas encore occupé de la formation des tissus animaux. Quelques jours suffirent à cet investigateur ardent pour combler cette lacune; dès le mois de février 1827 il annonça, dans le *Bulletin des Sciences naturelles*, que tous les éléments organisés se forment aux dépens de vésicules microscopiques, et bientôt, poussant la hardiesse jusqu'à la témérité, il osa, dans un moment d'enthousiasme, s'écrier, comme un autre Archimède : « Donnez-moi une vésicule dans le sein de laquelle puissent s'élaborer à « mon gré d'autres vésicules, et je vous rendrai le monde organisé ! (4) »

Jamais la doctrine cellulaire n'a été formulée avec plus de vigueur et de précision, et ceux qui, dix ans plus tard, crurent l'avoir inventée, ne surent pas revêtir leur pensée d'une forme aussi saisissante. Vous voudrez bien me pardonner, messieurs, d'avoir profité de cette occasion pour revendiquer, en faveur de notre pays, la priorité d'une grande conception, qui a eu sans doute ses exagérations et ses excentricités, mais qui a exercé une influence si considérable sur les destinées de la science. D'ailleurs, pourquoi le cacherais-je ? j'ai trouvé quelque satisfaction à vous signaler l'importance des premiers travaux de la Société anatomique, où, comme la plupart d'entre

(1) *Compte rendu de la Soc. anat.* pour 1826, par Lenoir, 2ᵉ édit., p. 216.
(2) *Bulletin de la Soc. anat.*, 1828, 2ᵉ édit., p. 141 et p. 192.
(3) *Annales des Sciences naturelles*, octobre 1826.
(4) Raspail, *Mémoire sur le tissu adipeux*, dans le *Répertoire* de Breschet, 1827, in-4°, p. 174.

vous, j'ai été le collègue de Lenoir avant de m'asseoir auprès de lui dans cette enceinte, et j'ai pu le faire sans cesser de vous parler de lui, car son nom est inséparable de l'histoire de cette Société, dont il a été l'un des principaux fondateurs, à laquelle il a donné les prémices de son esprit, et qui a partagé avec la Société de chirurgie l'honneur d'être inscrite sur son testament.

Après avoir rempli, pendant toute une année, les laborieuses fonctions de secrétaire, Lenoir continua pendant longtemps à fréquenter avec assiduité les séances de la Société anatomique ; il en fut un des membres les plus actifs, et il eut plus d'une fois l'occasion d'y montrer la maturité précoce de son jugement. Parmi les travaux qu'il consigna alors dans les *Bulletins*, il en est un qui mérite une attention toute particulière. C'est une observation de cancer hématode, suivie de *Réflexions sur les maladies cancéreuses en général* (*Bull.* d'août 1828, p. 176). Ceux qui, de nos jours, ont été conduits, par la loi des réactions, à repousser toutes les distinctions qui ont eu le malheur d'être établies ou seulement confirmées par le microscope et à se déclarer satisfaits de l'ancienne doctrine des tumeurs malignes, feront bien de méditer sur ce travail, écrit en 1828, plus de quinze ans avant le début de nos récentes discussions. « Cette pièce, dit Lenoir, a été montrée « à quelques personnes versées dans l'étude des altérations du tissu osseux; « elles l'ont qualifiée de *cancer* de l'os iliaque. Je lui conserve ce nom. Je « l'avoue, cependant, je ne connais pas en nosologie ni en anatomie patho- « logique un mot qui soit plus vide de sens, un mot qui exprime plus de « choses différentes à la fois. J'ai lu beaucoup de pages sur le cancer, j'ai « vu beaucoup de tumeurs dites cancéreuses, et je me demande encore ce « que c'est qu'un *cancer* ! Je l'ignore, et je ne crois pas être seul dans ce « cas... Sur ce sujet comme sur beaucoup d'autres, l'anatomie pathologique, « je ne crains pas de le dire, en est au point où se trouvait l'histoire natu- « relle il n'y a pas encore longtemps. Riche de faits bien observés, de « descriptions minutieuses, trop minutieuses peut-être, elle possède un « grand nombre d'espèces qui n'ont été distinguées les unes des autres que « d'après leur forme extérieure et leur localité. Elle attend encore, cette ana- « tomie, qu'un examen plus profond, qui portera spécialement sur la struc- « ture intime des tissus lésés ou des tissus nouveaux qui forment son « domaine, la place dans le rang élevé où les travaux des Daubenton, des « Cuvier, des Geoffroy, des de Blainville, ont placé l'histoire naturelle. « C'est en étudiant l'organisation intérieure des animaux, que leurs devan- « ciers n'avaient considérés que d'après leurs formes extérieures, que ces « hommes justement célèbres ont séparé ce qui avait été réuni jusqu'à eux « et rapproché ce qu'un examen peu philosophique avait écarté. Pareille « chose est encore à faire en anatomie pathologique (p. 180-181). »

Je n'ai pu résister, messieurs, au plaisir de vous relire cette page prophétique aussi remarquable par l'élévation de la pensée que par la justesse du coup d'œil. Ce n'est pas le rêve d'un cerveau ardent, ni le vœu impatient d'un esprit aventureux qui aspire à la lutte. C'est le froid jugement d'un homme de sens qui connaît assez bien l'état des choses pour savoir qu'il ne peut durer, et pour prévoir que la science doit, tôt ou tard, s'engager dans une meilleure voie.

Nommé externe à la fin de 1824, Lenoir se présenta deux ans de suite au concours de l'internat, sans pouvoir même réussir à être porté sur la liste des provisoires. Ces échecs réitérés lui firent faire d'utiles réflexions. Il avait jusqu'alors presque entièrement négligé la pathologie pour se livrer tout entier à l'étude de l'anatomie. L'insuccès de ses deux premiers concours d'internat lui fit comprendre qu'il ne pouvait aller plus loin sans acquérir des connaissances plus pratiques. Il se voua donc sans relâche à l'étude des maladies, afin de prendre une revanche éclatante au concours de novembre 1827. Cette année fut la plus laborieuse de sa vie, et il aimait à raconter plus tard que, de tous ses concours, celui de l'internat était celui qui lui avait coûté le plus de travail. Il en fut largement récompensé, car il fut nommé le premier de la promotion de 1828. Ce fut le premier succès marquant de sa carrière. Il s'est toujours souvenu de la joie qu'il en ressentit, et, pour montrer tout le prix qu'il y attachait, il a légué ses instruments de chirurgie au premier interne de la promotion de 1861. Vous savez que cette distinction honorable a été décernée, il y a quelques jours, à M. Lallement. Puisse-t-elle l'encourager à marcher sur les traces de celui qui, en léguant au plus digne les instruments de sa profession, a voulu faire surgir dans la génération nouvelle, un chirurgien capable de le remplacer un jour !

Appelé par son rang de nomination à choisir une place dans un hôpital du centre, Lenoir fit sa première année d'internat à l'Hôtel-Dieu, dans un service de médecine. Il passa de là à la Salpêtrière, dans le service de Magendie, mais ses fortes études anatomiques le dirigeaient naturellement vers la chirurgie. Il profita donc de son séjour à la Salpêtrière pour aller suivre, à l'amphithéâtre de la Pitié, les cours d'opération de Lisfranc, dont il avait été l'externe et qui fit de lui son préparateur. Enfin, au mois de juillet 1830, il arriva à l'hôpital Beaujon, où il resta deux ans; ce fut là qu'il termina son internat dans le double service de Marjolin et de Blandin.

Marjolin, depuis douze ans déjà professeur à la Faculté de médecine, était un des praticiens les plus répandus de la capitale. Sa bienveillance, sa bonté toute paternelle pour les jeunes gens laborieux, attiraient autour de lui, malgré la distance, un grand nombre d'élèves, et l'hôpital Beau-

jon était devenu par ses soins une école chirurgicale moins brillante, mais non moins utile que celle de l'Hôtel-Dieu. On n'y entendait pas un orateur à la parole solennelle, au regard fascinateur, au visage sévère, entouré d'une foule à la fois craintive et charmée, mais on y trouvait un maître aimable, familier, indulgent, dévoué aux élèves, toujours prêt à leur répondre comme à les interroger, un praticien sage, un opérateur prudent qui ne cherchait pas à passer pour infaillible, et qui aimait au contraire à avouer ses erreurs pour en faire profiter les autres. Parfois peut-être un excès de prudence le faisait reculer devant certaines opérations rendues possibles par les progrès tout récents de l'anatomie chirurgicale mais à côté de lui, et dans le même service, un chirurgien plus jeune et plus hardi, autrefois son disciple, maintenant son collègue, et toujours son ami, déployait toutes les ressources de la médecine opératoire moderne, aux progrès de laquelle son *Anatomie des régions* avait tant contribué.

Avec Lisfranc, dont il avait préparé les cours à l'amphithéâtre de la Pitié, Lenoir était devenu un opérateur habile; avec Marjolin et Blandin, il acquit les qualités pratiques, le tact, la prudence et la science, qui font les véritables chirurgiens. Blandin, à peine plus âgé que lui de quelques années, le traitait moins en élève qu'en ami, et leur liaison fut assez durable pour survivre aux rivalités de leurs concours ultérieurs. Marjolin, quoique beaucoup plus avancé dans la carrière, le jugea digne également de son amitié. Il apprécia à leur juste valeur les qualités de son interne, la distinction de son esprit, la sûreté de son jugement, la précision de ses connaissances anatomiques, et, le jugeant fait pour devenir bientôt un chirurgien distingué, il le décida sans peine à concourir à la Faculté de médecine pour la place d'aide d'anatomie. Lenoir voua une reconnaissance inaltérable à ce maître excellent, qui ne se borna pas à lui prodiguer ses conseils, et qui lui donna son appui en toute occasion. Une haute marque de confiance qu'il reçut de lui peu de temps après lui fournit une occasion précieuse de lui témoigner sa gratitude. Notre collègue, M. René Marjolin, qui préside aujourd'hui notre séance, était alors au début de ses études médicales, et ce fut Lenoir qui eut l'honneur de le diriger dans ses travaux, rendant au fils ce qu'il avait reçu du père, suivant cette belle formule du vieux serment d'Hippocrate : « Je considérerai comme mon père celui qui m'a enseigné la médecine, ses enfants comme mes enfants. »

Lenoir eut de rapides succès dans les concours de la Faculté. Il fut nommé aide d'anatomie en 1831, à son premier concours, avant l'expiration de ses quatre années d'internat. Deux ans après, en 1833, il devint prosecteur; il soutint sa thèse inaugurale la même année, et enfin, en 1835, il fut nommé coup sur coup agrégé de la section de chirurgie et chirurgien du bureau

central. Quatre ans lui avaient suffi pour s'élever jusque là par une série de concours où il avait toujours été vainqueur. Ce n'était pourtant pas un de ces travailleurs intrépides qui ne connaissent pas le repos; son organisation ne se fût peut-être pas prêtée à cette rude existence. Comme beaucoup d'artistes, il ne travaillait que par accès, mais cela lui suffisait, grâce à son heureuse facilité, pour égaler ou surpasser ses compétiteurs. Il avait d'ailleurs, sans être un orateur brillant, la parole claire et précise ; il s'exprimait simplement, avec méthode, en termes choisis et mesurés, malicieux quelquefois, convenables toujours. Ces qualités faisaient de lui un concurrent estimé et remarqué; les étudiants aimaient son enseignement, un peu trop élémentaire peut-être, mais plein de sagesse et de vues pratiques ; ils suivaient surtout avec faveur les cours de médecine opératoire qu'il faisait à l'Ecole pratique avec son collègue et ami M. Michon.

Il y avait à peine trois ou quatre ans que les élèves pouvaient étudier avec fruit les opérations à la Faculté. Le professeur de médecine opératoire, qui était alors Richerand, n'avait jamais donné à ses cours une tournure pratique. Les prosecteurs et les aides d'anatomie se bornaient à former quelques élèves particuliers. Ce n'était donc pas à la Faculté que la masse des jeunes gens pouvait apprendre à répéter les opérations ; elle se portait à la Pitié, où Lisfranc l'attirait par ses démonstrations pleines de vivacité et de lucidité, par ses descriptions ingénieuses, par son langage pittoresque et incisif, souvent trivial et de mauvais goût, mais toujours amusant. Cet opérateur célèbre avait promulgué et généralisé la méthode des points de repère, et avait ainsi donné aux opérations un degré de précision qui les rendait accessibles à tout le monde; on ne saurait donc méconnaître qu'il a, du moins sous ce rapport, rendu de grands services à la chirurgie. Mais, par cela même qu'il pouvait revendiquer une belle part dans les progrès du manuel opératoire, il dédaignait volontiers tout le reste pour s'attacher presque exclusivement à la partie mécanique des opérations. Il donnait la préférence aux plus brillantes, aux plus rapides; il les décrivait comme un géometre, en tirant des lignes conductrices, en mesurant les angles par degrés, en comptant les centimètres et les millimètres; il enseignait à enlever un membre en trois temps, à lier une artère en quatre mouvements ; mais il négligeait dans ses cours les questions bien autrement importantes des indications opératoires et du parallèle à établir entre les procédés et les méthodes ; questions dont il était loin d'ailleurs de méconnaître l'utilité, car, s'il ne les discutait pas à l'amphithéâtre, il leur accordait, comme on sait, dans ses leçons cliniques une attention toute particulière.

Lisfranc gardait depuis plusieurs années le monopole à peu près exclusif de l'enseignement des opérations, lorsqu'une école rivale de la sienne se

forma à l'École pratique, où cet enseignement révêtit un caractère moins mécanique et plus chirurgical. Les cours d'*opérations* s'y changèrent en cours de *médecine opératoire*. Ce fut notre collègue M. Robert qui eut l'honneur de prendre l'initiative. Un peu plus ancien que Lenoir dans le prosectorat, il avait, dès 1830, commencé dans les pavillons ces cours de médecine opératoire dont on parle encore aujourd'hui. M. Michon, qui le suivit de près, imita son exemple, et bientôt Lenoir vint prendre part à son tour à cette œuvre utile. Il y apporta les deux qualités qu'il avait acquises chez ses deux maîtres, Lisfranc et Marjolin, chirurgien comme celui-ci, opérateur comme celui-là, joignant la précision anatomique du premier au sens pratique du second, et montrant par-dessus tout un esprit de critique qui lui permettait de discuter avec sagacité la valeur relative des procédés et des méthodes.

Pendant la durée de son agrégation, il fut plusieurs fois appelé à remplacer les professeurs Sanson et Jules Cloquet dans leurs cours de clinique chirurgicale. Ce fut une occasion précieuse pour lui de déployer sur un grand théâtre son talent de praticien et son habileté d'opérateur. On citait surtout son adresse dans l'opération de la cataracte; car il n'admettait pas de spécialités dans la chirurgie; il n'admettait pas qu'il fallût des hommes différents pour traiter les maladies des yeux ou des paupières, celles de la main ou du pied, du rachis ou de la vessie, et, suivant cet axiome, que « qui peut le plus, peut le moins, » il pensait qu'un chirurgien véritable doit connaître et exercer toutes les parties de son art. Il exposa ces idées avec beaucoup de fermeté et d'indépendance dans une *Lettre sur la lithotritie* qu'il écrivit en 1837 pour s'opposer à la création d'un service spécial de calculeux. Plus tard il prit une part active aux démarches qui amenèrent la suppression du service orthopédique de l'hôpital des Enfants. Cette opposition lui fit des ennemis puissants et le brouilla en particulier avec Orfila, qui réussit pendant longtemps, jusqu'en 1846, à l'empêcher d'être décoré.

Ses succès dans l'enseignement clinique l'avaient mis en évidence comme praticien, et sa clientèle, jusque-là très-restreinte, commença à se développer rapidement. On parlait déjà de lui comme d'un homme appelé à occuper une des premières places dans la chirurgie parisienne. Mais il était arrivé au terme de ses succès.

Jusqu'alors tout lui avait réussi. Sa marche avait été des plus promptes. En sept ans, on l'avait vu passer de l'externat à l'agrégation et au bureau central; et après un stage de quatre années seulement, il était devenu, par rang d'ancienneté, chirurgien d'hôpital (1). Il s'en fût tenu là, sans doute, s'il eût mieux consulté ses forces.

(1) Il avait été nommé chirurgien du bureau central le 22 juillet 1835. Le

Sa position et ses talents lui donnaient l'ambition, bien légitime, de parvenir jusqu'au faîte de la hiérarchie médicale ; et le succès de ses débuts le faisait considérer de toutes parts comme un de ceux qui pouvaient prétendre au professorat. Mais les chaires, alors, se décernaient au concours, c'est-à-dire au travail continu, à la persévérance active, à la lutte ardente et obstinée; beau spectacle pour la jeunesse qui venait applaudir à ces combats d'intelligence, comme les dames châtelaines aux tournois des chevaliers, et qui apprenait à apprécier la véritable gloire, celle que l'homme ne doit qu'à lui-même, à son mérite et à ses efforts ! Beau triomphe pour le vainqueur, qui recevait avec une juste fierté la récompense de son travail, et souvent aussi pour les vaincus eux-mêmes, qui grandissaient encore jusque dans leurs revers !

Lenoir n'était pas fait pour ces luttes opiniâtres, où l'on avait vu les plus vigoureux champions ne réussir qu'à la cinquième ou sixième fois. Il n'avait pas cette volonté tenace, qui s'accroît avec les obstacles, et qui ne connaît ni trêve ni repos. Il aimait le travail, mais le travail libre, si je puis ainsi m'exprimer, sur des sujets de son choix, qu'il pouvait quitter ou reprendre à son gré, suivant les inspirations du moment, et il était obligé de violenter sa nature pour s'imposer une tâche longue, pénible et ininterrompue. Il l'avait fait sans inconvénient pour la préparation de ses premiers concours, jusques et y compris celui de l'agrégation. Il voulut le faire encore pour affronter les luttes plus élevées du professorat, mais cette fois, ses forces le trahirent; il y usa sa santé ; il y puisa le germe des maladies qui ont empoisonné les quinze dernières années de sa vie, et qui l'ont enlevé prématurément à la science et à l'amitié.

Il était pourtant presque inévitable qu'il s'engageât dans cette voie, qui a été si nuisible à son repos et à son bonheur. La mort de Richerand laissait vacante la chaire de médecine opératoire, et Lenoir, qui avait, pendant plusieurs années, enseigné avec tant de succès cette branche de la chirurgie, était désigné à l'avance comme un des compétiteurs les plus sérieux. S'il eût hésité à se présenter au concours, ses maîtres et ses amis se seraient fait un devoir de l'y décider. Il subit les épreuves avec distinction, mais il avait affaire à forte partie et il ne put l'emporter sur ses compétiteurs. Ce fut son ami Blandin qui fut nommé (1841). La place de chef des travaux anatomiques, devenue vacante par suite de cette nomination, fut mise au concours l'année suivante. Lenoir, renommé depuis longtemps pour son habileté d'anatomiste, se fit inscrire un des premiers. Il fut sur le point d'at-

18 mars 1840, il devint chirurgien de l'hôpital de Lourcine. Enfin le 12 août 1842, il fut nommé chirurgien de l'hôpital Necker, où il resta jusqu'à sa mort.

teindre le but, mais la fortune le trahit encore; son compétiteur, M. Denonvilliers, fut nommé à une voix de majorité (1842). Cet échec inattendu brisa son courage. Il ne s'en releva jamais. La longue et pénible épreuve des pièces avait déjà porté atteinte à sa santé. Peu de temps après il perdit sa mère, qui était la seule compagne de sa vie, et pour laquelle il avait autant de tendresse que de vénération (1843). Il demeura seul, en proie à la tristesse, aux regrets amers, et bientôt à la maladie. Au mois de mai 1844, une phlébite de la veine axillaire le mit à deux doigts de la mort. La marche de cette affection fut tellement insolite que plusieurs chirurgiens éminents avaient diagnostiqué un abcès et proposé une incision dont les suites auraient pu être fort graves. Il échappa à ce double danger, mais il ne se rétablit jamais complétement. Il resta faible, souffrant, incapable de se livrer à des travaux réguliers, et obligé d'abandonner chaque année sa clientèle pour aller passer l'été aux eaux de Vichy, de Luchon, ou d'Aix en Savoie. Depuis sa phlébite, sa peau avait conservé une teinte jaunâtre qui pouvait faire croire à l'existence d'une maladie organique. Il éprouvait souvent dans l'hypochondre gauche une douleur sourde qui venait confirmer ses craintes. Pendant plusieurs années il se crut atteint d'un cancer de la rate. Plus tard la douleur s'étant portée dans l'hypochondre droit, ses amis réussirent à le convaincre qu'il n'avait qu'un engorgement du foie. Il reprit bon espoir, et retrouva assez de courage pour disputer la chaire de médecine opératoire, laissée vacante par la mort de Blandin. Il ne m'appartient pas de parler ici de ce concours, auquel prirent part plusieurs de ceux qui m'écoutent, et qui se termina par la nomination de M. Malgaigne (1850).

Malgré le délabrement de sa santé, Lenoir avait entrepris, vers 1846, la publication d'un grand ouvrage intitulé *Atlas complémentaire de tous les traités d'accouchement*. Il avait déjà préparé un grand nombre de planches, mais il n'avait encore rien publié, lorsqu'une place fut déclarée vacante à l'Académie de médecine, dans la section d'accouchements, à la fin de 1851. Il se fit inscrire au nombre des candidats, et sa nomination eût été extrêmement probable, si l'ouvrage auquel il travaillait depuis six ans eût été terminé; mais il ne put en publier que quelques planches, purement anatomiques, et il ne put invoquer, comme titres spéciaux à l'appui de sa candidature, que deux mémoires sur les vices de conformation du bassin (1), un mémoire sur les articulations du bassin de la femme adulte et une observation d'avortement provoqué. C'était trop peu pour contre-balancer les titres nombreux et importants de M. Depaul, son rival le plus redoutable. Cependant, telle était l'estime qui s'attachait à son nom, tel était le cas

(1) *Gazette des hôpitaux*, 1849, n° 24, et Académie de médecine, 10 juin 1851.

qu'on faisait de sa personne, qu'il obtint un très-grand nombre de voix et que le résultat du scrutin resta longtemps indécis. Ce furent seulement les derniers bulletins qui firent pencher la balance en faveur de M. Depaul.

Cette candidature fut le dernier acte de la vie scientifique de Lenoir. Les symptômes de sa maladie du foie faisaient des progrès lents, mais continus, et toutefois ils ne faisaient pas encore craindre pour ses jours, lorsqu'une autre affection, plus douloureuse et plus dangereuse, vint aggraver sa situation. Au mois de janvier 1857, il subit la première attaque d'une néphrite calculeuse qui ne lui laissa plus de repos. Deux mois après des calculs se formèrent dans la vessie et il dut se soumettre à l'opération de la lithotritie, qu'il pratiqua lui-même avec le concours de son ami, M. Voillemier. Cette opération n'eut pas de suites fâcheuses, mais de nouveaux calculs ne tardèrent pas à manifester leur présence; il fallut les broyer encore, et notre malheureux collègue subit en dix-huit mois, de mars 1857 à septembre 1858, quatre opérations de lithotritie. Ses amis, à chaque fois, cherchaient à lui rendre l'espérance, mais il ne se faisait aucune illusion; il analysait sa situation avec autant de sagacité et de tranquillité que s'il eût été question d'un des calculeux de l'hôpital Necker; il annonçait avec une précision désolante les progrès prochains de son mal et la dernière période où il devait bientôt entrer. Cette période ultime, prévue et attendue avec calme, s'ouvrit au mois de novembre 1859. Les urines devinrent tout à fait purulentes, en même temps que d'autres symptômes locaux et généraux signalaient le début d'une pyélo-néphrite calculeuse et purulente. Pendant quelques semaines, on crut sa mort prochaine; on s'étonnait presque qu'une organisation aussi profondément délabrée pût résister si longtemps; pourtant il se releva peu à peu et retrouva assez de force pour supporter le voyage d'Amélie-les-Bains, où il alla passer l'hiver. Il partit bien convaincu qu'il ne reviendrait pas; dans cette pensée, il mit ordre à ses affaires, écrivit sur un carnet l'état de sa fortune, et les dates des principaux événements de sa vie, terminant par ces deux lignes qui indiquaient bien l'état de son esprit : « 16 janvier 1860. Je pars pour Amélie-les-Bains. Je ne dois rien à personne. »

Il passa dans le Midi un hiver terrible. D'affreuses crises néphrétiques vinrent le torturer plusieurs fois. Un jour, il éprouva des douleurs tellement violentes, qu'il avala progressivement une dose énorme d'opium. Il s'endormit enfin, ou plutôt il perdit connaissance, et si complétement qu'on le crut mort pendant vingt-six heures. A la fin de l'hiver il voulut revenir à Paris pour mourir, du moins, au milieu de ceux qu'il aimait. On put admirer alors son attitude sereine et sa simplicité stoïque en face de la mort. Ce qu'il regrettait le plus, c'était de laisser son *Atlas* inachevé. M. Victor

Masson, son éditeur, son ami de trente ans, lui promit de ne pas laisser perdre cette œuvre importante et l'invita à désigner ceux qu'il jugeait dignes de la terminer. Je suis heureux, messieurs, de pouvoir vous annoncer que la publication de cet atlas est désormais assurée. Il paraîtra en quatre livraisons, sous la direction de M. Marc Sée, pour la partie anatomique, de M. Gerbe pour l'embryologie. Les deux dernières livraisons, relatives à l'obstétrique proprement dite, seront publiées par les soins de deux membres de la Société de chirurgie, MM. Laborie et Danyau. Ç'a été pour Lenoir une consolation suprême de devoir ce pieux service à l'amitié de deux de ses collègues les plus chers. Lorsqu'il eut reçu la promesse de M. Laborie, il le remercia avec effusion, et comme celui-ci le quittait pour ne pas le fatiguer trop longtemps : « Adieu, lui dit-il, et revenez bientôt : car ce que je compte maintenant, ce ne sont ni les mois ni les semaines, ce sont les jours, peut-être les heures ! » Il mourut deux jours après, le 17 juin 1860, à l'âge de 58 ans, en pleine possession de son intelligence et de sa dignité de philosophe ; laissant après lui une réputation sans tache et les regrets universels que mérite l'homme de bien.

Lenoir n'a pas marqué son passage par de grandes découvertes, mais on lui doit des productions estimables, des thèses utiles et des procédés ingénieux. En anatomie, il a découvert les bourses muqueuses sous-cutanées de la plante du pied (*Presse médicale*, 1837), signalé les variétés qu'offre aux divers âges la forme du conduit auditif externe, et tiré de cette étude des conséquences utiles pour la médecine opératoire (*Thèse inaugurale*, 1833). C'est à lui qu'on doit la première description des veines du bassin de l'homme, considérées dans leurs rapports avec les plans fibreux qu'elles traversent. Il a démontré que les parois de ces veines sont adhérentes aux aponévroses, et que lorsqu'on les divise dans l'opération de la taille elles restent béantes au lieu de s'affaisser et de se refermer (*Ibidem*). Il en a conclu, conformément aux idées de M. Senn, de Genève, qu'il fallait éviter, dans la taille périnéale, de dépasser les limites de la prostate, pour se mettre, autant que possible, à l'abri de l'infection purulente, préférant ainsi les débridements multiples aux grandes incisions, dans l'extraction des calculs volumineux. Ce procédé est encore en discussion, mais on ne saurait méconnaître qu'il a fourni de beaux résultats entre les mains de Lenoir, qui a eu si souvent l'occasion de le mettre en pratique à l'hôpital Necker, dans le service des calculeux.

La médecine opératoire lui doit une modification au procédé de Delpech pour la désarticulation coxo-fémorale (*Journal hebdomadaire*, t. 13), une bonne thèse sur l'amputation de la jambe (*Concours de l'agrégation*, 1835), et un procédé devenu classique pour l'amputation sus-malléolaire (*Archives générales*, 1840, t. 8). Il est un de ceux qui ont le plus contribué à réhabi-

liter cette dernière opération, incomparablement moins grave que l'amputation au lieu d'élection. C'est lui enfin qui a fait connaître la disposition de la synoviale du muscle poplité, la communication qu'elle établit quelquefois entre l'articulation du genou et celle du péroné, et la cause des arthrites purulentes auxquelles expose l'amputation au-dessus du lieu d'élection.

Ses deux thèses de concours pour la chaire de médecine opératoire, *De la bronchotomie*, 1841, *Des opérations qui se pratiquent sur les muscles de l'œil*, 1850, sont des monographies complètes, méthodiques, où l'historique occupe une place importante et où les indications sont discutées avec beaucoup de sagesse.

L'étude de la conformation du bassin chez les femmes affectées de luxation congéniale, ou de luxation accidentelle et non réduite du fémur, lui a fourni le sujet d'un mémoire intéressant, publié en 1849 dans la *Gazette des Hôpitaux*. Lorsque la luxation congéniale est double, la forme du détroit supérieur n'est pas sensiblement modifiée, l'excavation n'est pas rétrécie, le détroit inférieur, loin de se resserrer, s'élargit, et l'accouchement ne rencontre aucun obstacle. Mais lorqu'un seul fémur est luxé, l'os iliaque correspondant est seul frappé d'atrophie, le bassin n'est plus symétrique, il prend une forme sinon semblable, du moins analogue à celle du bassin oblique ovalaire, et peut ainsi entraver le premier temps de l'accouchement.

Lenoir devint, après la mort de Sanson, le collaborateur de M. Roche, et donna avec lui, en 1844, la quatrième édition des *Nouveaux Éléments de pathologie médico-chirurgicale*. Il revisa toute la partie chirurgicale de cet ouvrage, y fit des additions nombreuses pour le mettre au courant de la science, et y rédigea entièrement les articles *Déviations*, *Infection purulente*, *Infection putride*, *Syphilis*. Il prit en outre une part active à la rédaction du *Dictionnaire des études médicales pratiques*, où il était chargé spécialement des articles de médecine opératoire. Cet ouvrage malheureusement ne fut pas terminé. Ajoutons enfin que Lenoir avait pris un rang distingué parmi les publicistes, par les travaux de biographie et de critique qu'il fournit pendant plusieurs années à la rédaction de la *Presse médicale*, des *Archives générales de médecine* et de quelques autres journaux. Ce genre de travail était certainement celui qui convenait le mieux à la nature de son talent. Homme de sens et de jugement plus que d'imagination et d'invention, il savait mieux que personne apprécier la valeur d'un ouvrage, en faire ressortir les qualités et les défauts. Son esprit droit et indépendant le mettait à l'abri des molles complaisances et des capitulations de conscience qui ont rendu la véritable critique si rare de nos jours, pendant que son caractère bienveillant lui faisait éviter l'écueil opposé d'une rudesse agressive. Il ne devenait sévère que lorsqu'il s'agissait de l'honneur

et de la dignité de la profession, et il fit une rude guerre à ce qu'il appelait la chirurgie de fortune et la chirurgie d'aventure.

A l'hôpital, Lenoir était un praticien remarquable par la justesse de son coup d'œil, par la sûreté de son diagnostic, par la sagacité avec laquelle il saisissait les indications, et par ce mélange de hardiesse et de prudence qui faisait reconnaître en lui la double influence de ses deux maîtres, Blandin et Marjolin. Doux et humain pour ses malades, plein de bienveillance pour ses élèves, plein d'urbanité pour les étrangers, il aurait pu être cité comme l'idéal du chef de service, si l'état de sa santé lui eût permis de joindre à ses autres qualités celle de l'exactitude et de l'activité. Comme opérateur, il ne le cédait à aucun autre. Il maniait les instruments avec une élégance et une précision admirables, sans précipitation comme sans lenteur, sans trouble comme sans indifférence, ne cherchant pas à briller, mais seulement à être utile ; il savait au besoin se résoudre à pratiquer les opérations les plus hardies, mais il n'aimait pas celles qui dépassaient un certain degré de gravité, il ne s'y décidait que dans les cas désespérés, en présence d'une mort inévitable et prochaine. Les opérations insolites trouvaient peu de faveur auprès de lui. Ainsi, il n'entreprenait pas l'extirpation d'une tumeur dont il ne connaissait pas exactement les limites ; le succès même n'eût pas justifié à ses yeux une tentative imprudente. Il avait peu de goût pour les nouveautés, il ne les repoussait pas systématiquement, mais il attendait volontiers que d'autres en eussent fait l'expérience, et pour tout dire en un mot, il traitait ses malades comme il aurait voulu être traité lui-même.

C'est surtout dans les séances de la Société de chirurgie qu'il a eu l'occasion de manifester ces tendances de son esprit et de son cœur. Il y a souvent lutté contre des innovations qui lui paraissaient dangereuses, et s'il a été trop sévère quelquefois, il faut bien reconnaître qu'il a toujours été dirigé par un louable sentiment d'humanité.

Il fut dès l'origine un des membres les plus assidus de la Société, et après avoir rempli les fonctions de secrétaire il fut appelé à la présidence. La maladie dont il avait déjà ressenti les premières atteintes l'empêcha de travailler pour nous autant qu'il l'aurait voulu. Il n'a inséré qu'un seul travail dans nos *Mémoires* (t. II, p. 141): c'est une observation de pseudarthrose du fémur traitée avec succès par l'acupuncture; mais il a fourni plusieurs observations pour nos *Bulletins*, entre autres celle de ce malade qui succomba à la suite d'une injection de perchlorure de fer dans un anévrysme poplité. Il a pris part surtout à un grand nombre de discussions importantes. Lorsque le débat s'animait, craignant de laisser échapper dans l'improvisation quelque parole blessante pour ses adversaires, il exprimait ses idées par écrit, dans un langage loyal, à la fois ferme et modéré. Il contri-

bua ainsi plus d'une fois à maintenir nos discussions dans de justes limites.

La Société de chirurgie fut toujours l'objet de ses prédilections; alors même que l'état de ses forces ne lui permettait plus de faire son service à l'hôpital, il venait encore, d'un pas chancelant, s'asseoir parmi nous, et lorsqu'il fut obligé de garder le lit, il continua, quoique absent, à suivre nos travaux. Tous les mercredis, au sortir de la séance, notre collègue M. Marjolin allait lui parler de nous, l'entretenir de nos discussions, de nos élections, de nos actes intérieurs. Lenoir s'intéressait à tous ces détails, il était heureux de voir notre œuvre commune acquérir chaque jour plus d'importance et de stabilité.

Le décret impérial du 29 août 1859, qui rangeait la Société de chirurgie au nombre des établissements d'utilité publique, le remplit de satisfaction. Ce fut alors qu'il résolut de nous léguer sa bibliothèque. Vous connaissez déjà, messieurs, les dispositions de son testament, dont les clauses ont été exécutées avec une loyauté parfaite par son légataire universel, par son frère jumeau, sa vivante image. Il a laissé ses instruments de chirurgie au premier interne de la promotion de 1861, ses livres d'anatomie à la Société anatomique, réservant pour nous ses journaux, ses collections et ses ouvrages de chirurgie; en tout plus de 1200 volumes dans le plus bel ordre et dans le meilleur état, parmi lesquels figurent beaucoup de livres rares et d'un grand prix. Désormais nous ne pourrons pénétrer dans cette enceinte, sans traverser la salle où est déposé ce don précieux, sans songer à celui à qui nous le devons et dont chacun de nous sera jaloux de suivre l'exemple mais nous n'avions pas besoin de ce bienfait pour conserver à jamais le souvenir d'un collègue éminent, aimable et bienveillant, qui nous fit toujours entendre la voix de la sagesse, de la dignité, de l'honnêteté, et qui fut toujours fidèle à la devise de la Société de chirurgie : *Vérité dans la science, moralité dans l'art.*

Paris. — Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-Saint-Germain, 43.